

INTRODUCTION

L'apparition, depuis peu, du terme d'*ethnopragmatique* révèle l'intérêt croissant pour les questions qu'elle soulève, et surtout pour les solutions qu'elle propose. Plusieurs livres portent ce titre (Traimond, 2004 ; Goddard, 2006 ; Duranti, 2007) ainsi que le séminaire d'Emmanuel Désveaux et de Michel de Fornel à l'EHESS entre 2008 et 2011. Le brusque intérêt pour le mot et le type de recherches qu'il désigne mérite un examen d'autant qu'il ouvre de nouvelles perspectives à l'anthropologie.

Il a été utilisé pour la première fois en 1993 – semble-t-il – par Alessandro Duranti, à la page 24 de l'ouvrage collectif dirigé par Jane H. Hill et Judith T. Irvine intitulé *Responsability and Evidence in Oral Discourse* publié aux Cambridge University Press, dans la prestigieuse collection *Studies in the Social and Cultural Foundations of Language*. Il s'agissait évidemment d'un mot-valise qui voulait réunir deux traditions antérieurement séparées, d'un côté, l'anthropologie, discipline à laquelle se rattachaient les auteurs du livre, et de l'autre, la pragmatique du langage, type de linguistique développée à la suite de Wittgenstein et d'Austin.

Alessandro Duranti, qui a enquêté dans un village de l'ouest de Samoa dans le Pacifique, utilisait un certain type de sources, l'enregistrement des propos lors de réunions pour privilégier « les relations entre le langage et le contexte qui sont *grammaticalisées* ou incluses dans la structure de ce langage » selon la définition de Levinson (1983 : 9). Pour cela, il a effectué plusieurs choix. Le premier constate que l'accès au réel s'effectue par les médiations du langage. Il n'y a pas de dialogue immédiat avec la réalité comme le supposent les *positivistes* qui croient pouvoir étudier les êtres humains comme des fourmis. Sa connaissance passe toujours, tôt ou tard, par le langage, médiation dont il n'est pas possible de faire l'économie. Par le second choix, Duranti refuse de poser *a priori* la cohérence des pratiques, des discours ou des représentations ; il se contente de constater ce que lui montrent ses enquêtes – les propos enregistrés des locuteurs – davantage de désordre et de contradictions que d'harmonie et de cohérence même si tout locuteur recherche l'une

et l'autre. Duranti refuse donc *a priori* tout holisme dans les pratiques ou toute totalité dans les discours. Le troisième choix refuse toute simplification du passage d'une instance à l'autre, toute articulation mécanique entre structures, modèles et manifestations empiriques (« les faits observés ») par exemple. Cela conduit à rechercher dans ce processus la multiplication des médiations qui prennent les formes les plus diverses selon les objets et les circonstances. Ces trois positions implicites s'opposent aux paradigmes développés antérieurement par les grandes écoles d'anthropologie, fonctionnalisme, culturalisme ou structuralisme avec d'incontestables succès. Mais, trop souvent, elles ne correspondent ni aux résultats des enquêtes, ni aux façons actuelles de voir le monde après l'effondrement des « grands récits légitimants » qui proposaient une certaine vision de l'histoire.

Au même moment, à l'encontre de tout déterminisme, diverses dynamiques qui ne pouvaient apparaître antérieurement se sont jointes à la fin du xx^e siècle. Leur « branchement » a conduit des chercheurs peut-être plus sensibles à certaines difficultés, à préférer un certain type de solutions. Ces choix qui diffèrent selon les époques, les équipes et les individus ont pu parfois être désignés comme des « changements de paradigmes ». Je voudrais insister sur leur émergence, aussi rudimentaire en soit le récit. Déjà, Alessandro Duranti a publié à Rome une synthèse de ses découvertes dans un livre également intitulé *Etnopragmatica* (2007). Il ne s'agit pas de reprendre sa problématique et ses analyses mais simplement de présenter, les unes après les autres, diverses questions qu'aujourd'hui posent (ou devraient poser) les anthropologues au cours de leurs enquêtes. Je vais donc suivre, étape par étape, le chemin qui va de la recherche de crédibilité – l'« autorité » dont parle Clifford (1996 : 29-95) – à l'exploitation des résultats, proposer les phases suivies par une enquête anthropologique telle qu'elle se déroule aujourd'hui des interrogations initiales à leurs ultimes solutions. Je vais parcourir les quatre étapes qui jalonnent le processus de recherche – de l'enquête à l'écriture – avant d'analyser six livres qui suivent, chacun à sa manière, ce même parcours.

- Comment prouver nos affirmations ? *Autorité.*
- Que devons-nous étudier ? *Objets.*
- De quels instruments disposons-nous ? *Méthode.*
- Sur quels choix nous appuyons-nous ? *Épistémologie.*
- Comment aller plus loin ? *Perspectives.*

– Enfin, six livres qui chacun à leur manière, montrent la fécondité des choix effectués par l'*ethnopragmatique*.

Je vais commencer par présenter une brève « analyse ethnopragmatique » que j'appellerai au cours du livre *réfèrent*, afin de présenter immédiatement la démarche, déclinée ensuite en quatre étapes.